

avec hymnes, possibilité de grèves, pactes de solidarité si nécessaire).

Ce qui était en jeu, c'était de la création sociale. Toutes ces activités leur permettaient un clivage réussi entre la Catastrophe et l'humanité encore possible... Créations ludiques, théâtrales, musicales, sociales, mais aussi créations poétiques. Il y avait entre toutes ces créations une analogie de fonctions culturelles : fonctions testimoniales et testamentaires. Les enfants ne cherchaient pas à comprendre le non-sens de ce qu'ils vivaient, mais cherchaient à se placer hors du non-sens, dans un ailleurs de création. Ainsi affirmaient-ils leur existence et comprenaient-ils leur mort (référence des auteures à George Eisen<sup>4</sup> : il explique que leur jeu se distinguait dans sa fonction d'adaptation, d'assimilation et de compréhension). Le rythme poétique les aidait à cela, les berçant, les aidant à construire leur ailleurs à l'horreur, à construire leur mort. Quelque chose du temps d'avant perdurait et durait. L'humanité, dans son glissement de sens, faisait alors comprendre le non-sens, s'inscrivant dans la mémoire, « l'enfant assassiné devint une figure mémorielle pour les juifs comme pour les non-juifs » (avant-propos, p. LXXIII). Le poème avait une fonction de trace inventant le visible, le rendant partageable tout autant dans le présent que dans l'avenir. Il était une victoire sur le désir d'anéantissement nazi des enfants. Il faisait échec au désir de génocide défini comme meurtre et disparition de toute trace de meurtre.

Une poésie qui disait et dit encore la force de l'enfance dans sa tendresse et dans sa liberté, dans le rythme des mots ; dans leur bercement, confirmant leurs sens, mais dans l'ailleurs de la barbarie, dans le refuge de leur imaginaire singulier et collectif. Une citoyenneté différente de celle du temps de la paix, mais une citoyenneté de partage et de création, une citoyenneté de guerre et pire encore de génocide dans une si large géographie, et pire encore de génocide des enfants de la Shoah, dont nous restons tous responsables de mémoire... et de désespoir.

Je débute maintenant ma lecture de ce splendide ouvrage qui abrite, dirait Georges Perec, « la

grande H de l'Histoire ». Une hache pesante, les auteures l'écrivent, elles ont la volonté de *faire poids*. Enfin, nous nous devons de signaler la richesse des bas de pages qui témoignent de l'immense travail documentaire.

Marie-José Annenkov  
Membre associée du laboratoire LLa-Créatis,  
université Toulouse Jean Jaurès.  
mj.annenkov@gmail.com

#### Notes

1. A. Appelfeld, *L'héritage nu*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 30-34.
2. J.-C. Moscovici, *Voyage à Pitchipoï*, Paris, L'École des loisirs, 1995, p. 76-77.
3. E. Erben, *Oubliée*, Paris, L'École des loisirs, 2000.
4. G. Eisen, *Les enfants pendant l'holocauste. Jouer parmi les ombres*, Paris, Hachette littérature, 1995.

#### Enfance handicapée : les limites de l'inclusion

Revue *VST*, N° 135, 2017, 136 p.

Le dossier du n° 135 de la revue des CEMEA est consacré à une question actuellement omniprésente dans le secteur médico-social : l'inclusion des enfants porteurs d'un handicap. Le choix de la rédaction a été de centrer son approche quasi exclusivement à partir de pratiques d'un IEM et d'IME, ce qui a le mérite d'un champ limité dans lequel les articles se répondent.

Un compte-rendu (par Godefroy Lansade) d'une thèse ethnographique ouvre ce dossier, partant de la « vision des inclus », ce qui donne envie de lire la thèse elle-même. S'ensuivent une série d'articles, dont l'intérêt premier est qu'ils ouvrent au point de vue de nombreux acteurs de l'inclusion : auxiliaire de vie scolaire, chef de service, directeur d'une école spécialisée, directrice d'IME, éducatrice de jeunes enfants, éducatrices et éducateurs spécialisés, enseignants spécialisés, référent scolaire, psychologues, parents. Ces réflexions et témoignages, riches d'enseignements, mettent au jour la question première pour les acteurs professionnels : l'importance de travailler ensemble. Pour chacun, il s'agit de se décaler de ses repères, de ses habitudes, voire de certains aspects de son identité professionnelle. Les effets en sont

fragiles, toujours remis en cause dès qu'un changement s'opère dans la composition des intervenants. Au fil de la lecture se construit un regard sur les évolutions possibles, montrant les effets de frontière construits et les passages possibles.

Il n'est pas anodin que l'inclusion repose aujourd'hui en grande partie sur des personnels dans une grande précarité, développée à partir d'emplois aidés, pour des contrats courts. Il y a parfois un abîme entre les préoccupations de certains professionnels autour de leur domaine d'intervention, de la nécessité de temps de réflexion, de réunions, et ce que vivent ces « auxiliaires » à qui on interdit encore souvent de rencontrer les parents de l'enfant. Signe de cette précarité, et de la prise de risque d'une parole à partir de cette place : c'est le seul article dont le nom de l'auteur n'apparaît pas.

Le texte suivant le dossier, « Comment une institution s'explique à elle-même », par Lin Grimaud, nous rappelle que « le sens qu'une institution peut prendre pour un sujet – qu'il en soit usager ou professionnel – exige un récit qui la situe comme représentative du système culturel auquel elle appartient ».

L'inclusion, qui paraît aujourd'hui une démarche forcée, obligatoire, sans mesure, ne serait-elle pas le retour de balancier d'une exclusion antérieure ? C'est tout l'enjeu de l'inclusion qu'illustre bien ce dossier : fabriquer un nouveau récit, se détacher de représentations réductrices, oser se reposer les questions à partir de ce que vivent les personnes accueillies.

Guy Merens  
Membre du comité de rédaction.  
merens.guy@wanadoo.fr

### **Violence et institutions**

Sous la direction de  
Didier DRIEU et JEAN-PIERRE PINEL  
Dunod, 2016, 248 pages

Ce livre s'inscrit dans le prolongement des ouvrages dirigés par R. Kaës qui ont fondé les conditions d'une approche psychanalytique des

institutions : *L'institution et les institutions, Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels* (Dunod, 1986 et 2005).

L'apposition des deux termes, violence et institutions, conjugue le heurt et la complexité, le travail d'analyse et de transformation. Leur association ouvre une dialectique aux multiples aspects : violence de l'institution, dans l'institution, sur l'institution, institution de la violence, l'institution comme réceptacle et conteneur de la violence. Les auteurs nous exposent leur clinique en portant chacun l'accent sur une partie de la problématique mettant à l'œuvre les concepts et formalisations de la pratique psychanalytique des groupes et des institutions. Cet ouvrage fait œuvre de recherche et de transmission et nous apporte un éclairage, une compréhension des enjeux actuels liés à l'évolution des métacadres, enveloppe sociale et culturelle qui fonde et entoure les institutions spécialisées et leur place à devoir s'occuper des personnes fragilisées, démunies, et par cela se trouver à la marge de la norme du « désirable ». Les auteurs de cet ouvrage, praticiens chercheurs aguerris, par divers points de vue, nous ouvrent à la complexité de notre évolution sociétale et de notre pratique professionnelle.

R. Kaës introduit ainsi le propos dans sa préface : la violence tient sa source de la pulsionnalité propre du sujet, du narcissisme des petites différences et dans sa rencontre avec l'institution chargée d'organiser la vie en commun avec les répressions qui l'accompagnent. L'instauration des normes managériales, la généralisation de nouvelles normes procédurales, la transparence et le contrôle des pratiques inclinent inéluctablement les institutions « centrées sur l'humain » vers les institutions « centrées sur la production d'objets ».

D. Drieu nous présente la situation actuelle dans son histoire. La préoccupation des managers est davantage néo-hygiéniste, celle de prévenir les risques, ce qui paraît paradoxal quand il s'agit de s'occuper de sujets en souffrance psychique pour lesquels l'équipe va devoir se risquer dans des engagements incertains. Les crises individuelles se trouvent perçues comme